

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Guy Delisle, Brigitte Findakly et Lewis Trondheim, Ariane Dénommé

François Cloutier

Number 165, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84813ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cloutier, F. (2017). Review of [Guy Delisle, Brigitte Findakly et Lewis Trondheim, Ariane Dénommé]. *Lettres québécoises*, (165), 56–57.

☆☆☆☆☆

GUY DELISLE

S'enfuir

Récit d'un otage

Paris, Dargaud, 2016, 432 p., 39,95 \$.

Tour de force

Bédéiste québécois pour sûr, d'envergure internationale par son œuvre, Guy Delisle s'éloigne de ses récits autobiographiques pour son nouvel album. Cependant, le lecteur se retrouve en territoire connu avec des thèmes chers au dessinateur et ce ton si particulier qu'il donne à ses livres.

Christophe André en est à sa première mission humanitaire dans une ONG médicale lorsqu'il est enlevé dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet 1997. Il sera prisonnier pendant cent onze jours, la plupart du temps une main menottée à un radiateur, sans parler à personne et sans rien à faire. Son histoire, qu'il a relatée lui-même à Guy Delisle, nous est racontée sur plus de quatre cents pages. Et jamais, à aucune case, on ne s'ennuie.

UN RÉCIT HALETANT

Nous savons dès la première planche que Christophe André s'en sort vivant, Delisle se dessinant à ses côtés, assis à une table sur laquelle trône un magnétophone alors que l'ex-otage se prépare à raconter son histoire. Le personnage principal travaille comme responsable des finances pour une ONG médicale dans le nord du Caucase, dans la ville de Nazran, située à l'ouest de la Tchétchénie. Soudain, après une soirée à fêter entre amis, en plein milieu de la nuit, sa porte est défoncée par un groupe d'hommes qui, en un rien de temps, l'agrippent et le forcent à les suivre dans une voiture. Convaincu dans les premières minutes qu'ils en veulent au coffre-fort de l'organisme, il se rend compte qu'en fait ils sont venus l'enlever, lui. Après plusieurs longs moments à rouler, après avoir marché dans la pénombre avant de remonter à bord de l'automobile pour continuer le trajet, Christophe comprend qu'ils arrivent à Grozny, en Tchétchénie. Il est amené dans ce qui va être sa demeure « temporaire » pour deux jours. Puis, ses ravisseurs viennent le chercher pour le conduire dans un appartement d'un autre immeuble, à trente minutes de route du premier logement. C'est dans ce nouvel endroit, dans une chambre qui ne contient comme meuble qu'un vieux matelas, éclairé par une simple ampoule qui pend du plafond et où une fenêtre placardée laisse filtrer un peu de lumière, que l'otage passera le plus long de sa détention. Soixante-treize jours, menotté à un radiateur.

Les premières journées, Christophe les occupe à espérer sa libération et à supposer comment réagissent ses compagnons de travail à l'ONG. On le nourrit de bouillon, parfois d'autre chose mais rarement. Il arrive à se laver de temps à autre, quand ses geôliers le lui permettent. Ces derniers décident aussi du moment où il pourra aller à la salle de bain. Les jours passent. Puis, un espoir : on le prend en photo. On lui demande de noter des numéros de téléphone. Bien sûr, il n'y a aucune



GUY DELISLE

Guy Delisle donne à ses lecteurs une véritable leçon de bande dessinée. Tout au long de l'album, il illustre principalement un seul personnage, immobile, dans un seul lieu, vide. Pourtant, son dessin a du rythme. L'attente de Christophe, ses inquiétudes et ses craintes, nous les ressentons.

communication entre lui et ses ravisseurs, ils ne parlent pas la même langue et Christophe se promet de ne jamais leur faire sentir le moindre signe de reconnaissance. Toute la journée, il est assis ou couché attaché au radiateur, à se questionner sur les bruits qu'il entend dans la maison, à se demander quand quelqu'un viendra le délivrer, à penser au mariage de sa sœur qui aura lieu en septembre, à tenir le compte des jours qui passent afin de toujours connaître la date et, après un certain temps, à tenter de trouver des solutions pour s'enfuir. Pour s'empêcher de sombrer dans la noirceur la plus totale, le personnage principal se tourne vers une de ses passions : les batailles militaires. Alphabétiquement, il se remémore ses préférées et les stratégies qui y sont liées.

RACONTER L'ATTENTE

Guy Delisle donne à ses lecteurs une véritable leçon de bande dessinée. Tout au long de l'album, il illustre principalement un seul personnage, immobile, dans un seul lieu, vide. Pourtant, son dessin a du rythme. L'attente de Christophe, ses inquiétudes et ses craintes, nous les ressentons. Les planches sont souvent divisées en six cases, parfois en deux, mais avec un changement de cadrage. Rarement le personnage parle par des phylactères, quand il le fait, c'est pour meubler le silence qui règne dans la pièce : il s'adresse à lui-même. Les planches ne sont pas en noir et blanc, elles sont en gris. Les journées sont numérotées sur une page blanche où seul trône le chiffre, le lecteur comprend davantage la pénible attente du héros et, surtout, sa résilience et sa force.

Sans rien révéler de la façon dont s'en est tiré Christophe André, je peux cependant vous affirmer que les cinquante dernières pages de cet album se tournent rapidement, le suspense dans lequel nous plonge Guy Delisle est mené habilement et intelligemment. Un album majeur qui s'ajoute à un œuvre déjà exceptionnel.

☆☆☆☆

BRIGITTE FINDAKLY ET LEWIS TRONDHEIM

Coquelicots d'Irak

Montréal, Pow Pow, 2016, 116 p., 24,95 \$.

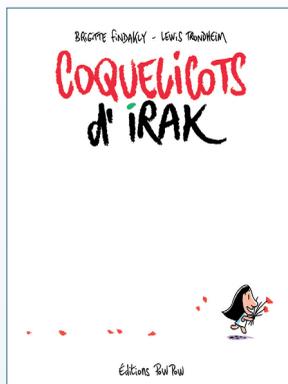
Choc des cultures

La bande dessinée autobiographique a la cote depuis plusieurs années déjà. Certains albums sont devenus des classiques du genre, de *Maus* d'Art Spiegelman à *Persepolis* de Marjane Satrapi, de Joe Sacco à Riad Sattouf, ces auteurs racontent leur vie tout en nous faisant découvrir des pays et des régimes politiques d'une façon plus intime et personnelle.

Brigitte Findakly en est à son premier album en tant qu'auteure, son travail consistant à colorer les dessins d'autres bédésistes, entre autres ceux de son mari, Lewis Trondheim. Ce dernier est, avec Joann Sfar, l'un des piliers de la bande dessinée française de la fin du xx^e siècle. Des séries comme *Lapinot* et *Donjon* ont révolutionné le genre. Ici, Trondheim se met au service du récit de sa conjointe, avec un trait simple et sobre. L'album se divise en plusieurs tableaux qui ont paru sur l'application pour tablette du journal français *Le Monde*. L'idée de raconter sa vie est venue à Brigitte Findakly lorsque Daesh a pris possession de sa ville natale, Mossoul.

QUOTIDIEN DIFFÉRENT

Nés d'un père irakien et d'une mère française, Brigitte Findakly et son frère aîné ont grandi à cheval sur deux cultures dans les années soixante. Le père, qui étudiait la dentisterie à Paris, a pu échapper au mariage qu'on lui avait arrangé dans son pays natal en épousant la mère de l'auteure dans la Ville lumière. Leur retour en Irak n'est pas des plus faciles, la famille paternelle n'acceptant pas la jeune mariée. Lorsqu'elle est enceinte de sa fille, la mère se voit offrir par son mari un pistolet pour qu'elle puisse se protéger. Le lendemain, elle enterre l'arme dans la cour arrière. Malgré la violence, malgré les coups d'État qui se succèdent, les gens continuent à vivre, leur quotidien s'adaptant aux situations.



C'est pendant les étés passés à Paris en famille que Brigitte Findakly comprend que le pays dans lequel elle vit n'est pas comme les autres. En 1970, voulant éviter que leur fils soit forcé de travailler pendant les vacances dans des champs agricoles, les parents de l'auteure décident de l'envoyer étudier à Paris. Deux ans plus tard, c'est toute la famille qui quitte l'Irak pour la France.

FASCINANTE IRAK

Le regard que porte Brigitte Findakly sur son pays d'origine, tout en étant très subjectif, évite les jugements. Son récit personnel est entrecoupé de planches avec l'entête « En Irak » dans lesquelles l'auteure explique une coutume ou une particularité souvent inconnue des lecteurs occidentaux. Rien n'est forcé, on ne se retrouve pas dans la dénonciation politique. On ne rend pas la chose trop sentimentale à travers les yeux naïfs de l'enfance. Le dessin de Lewis Trondheim n'en fait pas trop, son trait si distinctif est tout en retenue. Les couleurs utilisées sont vives, on ne nage pas dans la fausse nostalgie. De plus, très peu de phylactères se trouvent dans la bédé, Findakly raconte son histoire dans des cartouches au haut des cases. Sa façon de nous parler captive. Et pour ajouter encore plus de vraisemblance à son récit, à la fin de chaque épisode, elle partage quelques photos tirées des albums de famille.

Je ne saurais trop vous recommander la lecture de cet album, premièrement pour son propos personnel sur un pays que nous connaissons mal, mais aussi pour la beauté de cette histoire familiale peu banale.

☆☆☆ ½

ARIANE DÉNOMMÉ

Main d'œuvre

Montréal, La mauvaise tête, 2016, 144 p., 24,95 \$.

Histoires de mine

Je me réjouis de voir trois nouvelles publications de la maison d'édition La mauvaise tête, qui s'était faite plus discrète depuis quelques mois. Encore plus de bonheur à découvrir le deuxième album d'Ariane Denommé, dont la première bande dessinée, *Du Chez-soi*, m'avait totalement séduit. Pas le seul à être tombé sous le charme, cet album s'étant valu une nomination pour le prix Bédéllys Québec 2012.

Fin des années 70, Daniel travaille dans une mine d'uranium dans le nord du Québec. Blessé à une cheville, il revient à la maison quelques jours. En fait, le temps de tomber amoureux

de Carole. Cependant, Daniel doit retourner travailler à la mine, et son prochain congé ne sera que dans cent jours. Les semaines sont longues, l'ennui est constant et les collègues... très présents! Heureusement, de temps à autre, les travailleurs noient leur éloignement dans la bière. Daniel espère ses prochaines vacances et surtout ses retrouvailles avec Carole. Mais un jour, la vie vient changer la donne : Carole attend un enfant. Daniel devra faire des choix.

HOMMAGE AUX TRAVAILLEURS

Ariane Denommé s'est inspirée des histoires de son père, lui-même ancien mineur à la fin des années 70, pour son album. Son dessin est sombre, gris, la morosité de la mine se sent à chaque planche. Par chance, ses personnages aspirent à mieux, à une vie où la clarté poindra. C'est un album sombre et beau, dur mais tendre que nous propose la dessinatrice. Un récit inspiré qui touchera le lecteur.

